

# PETIT COURRIER DES DAMES

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THÉÂTRE ~ ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

## MODES

Dieppe, 14 août.

C'est de la station balnéaire la plus courue, la plus coquette et la plus favorisée du monde élégant parisien que nous vous envoyons, chères lectrices, notre courrier de mode. Paris est désert; on y rencontre à de longs intervalles, une élégante qui le traverse pour se rendre de Boulogne à Bagnères-de-Luchon, de Dieppe à Cotterets; les interprètes de la mode étudient des coupes et des modèles nouveaux, qu'elles tiennent dans le plus grand secret; les fabricants d'étoffes ne laissent qu'entrevoir leurs créations d'hiver; les modistes cachent les formes nouvelles des chapeaux et les garnitures qu'elles veulent mettre en vogue la saison prochaine; donc qu'y faire?

La mode en ce moment court les champs, elle s'étale dans les châteaux, et se montre partout, excepté à Paris, son berceau. Elle est à Deauville où les courses attirent les sportmen et les élégantes mondaines; à Trouville où des parties *monstres* sont organisées par le vicomte de J.; à Dieppe où le plaisir, sous toutes ses formes: comédies, opérettes, bals, concerts, tombolas, etc., etc., attire et retient la foule. Là les toilettes sont d'une élégance fantaisiste et coquettes dans leur façon enlevée originale, Watteau, Camargo ou Trianon. Les jeunes femmes les portent avec infiniment de grâce.



TOILETTE DE CHATEAU

Robe en damassé blanc et gris perle ornée de dentelle crème (devant et dos).  
De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

Vous plairait-il de connaître la tenue d'une élégante correcte, depuis l'heure matinale du bain jusqu'au dernier coup d'archet? Le matin pour la promenade ou le bain, elle apparaît dans un costume de sergé bleu marine de façon vague, fermé diagonalement par de gros boutons, sorte de blouse, relevée d'un



seul côté, sur une jupe plissée. Son chapeau est en paille bleu marine, le bord large un peu relevé, avec une aile de mouette pour attacher la draperie de gaze bleue qui entoure la calotte et se prolonge en un long pan, dont elle enveloppe *artistement* son cou; des bas rouges et des souliers en peau fauve; de longs et larges gants dits *sport*; un en-cas en toile de soie écrue. Pour le déjeuner elle se montre dans un élégant déshabillé en étoffe pompadour. Une jupe ronde avec des volants froncés, et un trianon à grande chemisette bouffante en dentelle, piquée de nœuds coquets; des nœuds éparpillés dans le drapé; sabots en dentelle à la manche presque courte; bas de soie assortis à la couleur du déshabillé; le soulier découvert avec une boucle artistique; une fleur naturelle jetée dans les cheveux. Ce costume est conservé jusqu'à l'heure du dîner, s'il n'y a pas une partie projetée.

Si l'on part pour une excursion, notre élégante revêt le costume suivant, qui est, dans sa simplicité, d'un comme il faut incontestable. L'étoffe, une étamine crème, nommée écume de mer, est solide et suffisamment légère. La jupe est unie, avec un haut ourlet marqué par cinq rangs de piqure en soie, et une tunique à pouf prononcé; gilet en piqué blanc fermé tout le long par des boutons dorés et la veste courte attachée à l'encolure par un flot de ruban, et fuyant brusquement des côtés. Capote en batiste crème couverte de dentelle; la disposition forme comme deux grandes ailes qui ondulent au plus petit zéphir; le bas de fil d'Écosse loutre brodé de paillettes crème, et le soulier boutonné de côté en chevreau mordoré. Le gant touriste et l'ombrelle Mascotte loutre doublée de soie crème. A la taille un gros bouquet de fleurs des champs que l'on renouvelle; le même sur la capote. Au dîner on la voit apparaître en costume d'une étoffe souple, comme le crépon de l'Inde ou le crêpe de Chine; il est orné, au dernier goût, de ruban de velours; le corps en velours, à longue pointe, doit mouler la taille; jabot de dentelle et, sur la manche arrêtée à mi-bras, une manchette en dentelle. Les bas en soie et le soulier en satin noir. Cette tenue est admise pour une soirée intime; s'il y a *grand tralala* au casino, on se pare d'un costume en dentelle espagnole blanche ou noire.

Que nos lectrices ne voient aucune exagération dans ce que nous venons de leur décrire; nous avons suivi cette transformation *caméléonienne*, qui ne nous a nullement déplu, avec intérêt et curiosité. Au

bord de la mer, la vie est remplie par une quantité de futilités; on veut y vivre gaiement, sans préoccupation, mais on n'y vit pas sans fatigue; une journée de mondaine équivaut, à notre avis, à une journée de travaux forcés.

Parmi les jolies toilettes entrevues sur les plages de Dieppe, de Trouville et à Deauville, nous en avons reconnu quelques-unes créées par mesdemoiselles Vidal; elles ont été trouvées charmantes et d'un goût aussi comme il faut que fantaisiste; elles ont valu à leurs interprètes des compliments flatteurs sur la façon, l'entente harmonieuse des couleurs, etc.

Les costumes simples sont séduisants par un certain air de coquetterie villageoise, fort goûté des plus grandes élégantes; tandis que ceux de casino, en dentelle espagnole, en mousseline ou crêpe de Chine blanc, rappellent, dans leurs gracieux ornements, les recherches de l'élégance la plus raffinée. Le manteau de voyage de mesdemoiselles Vidal fait les délices des vaillantes excursionnistes que les pluies continues ne découragent pas; l'étoffe, un genre de petit drap anglais imperméable, est chaude et légère; la façon en est confortable et gracieuse: il ne faut pas sacrifier l'une à l'autre; ces deux qualités peuvent se trouver réunies, cela dépend de la couturière. Un mot sur les chapeaux portés au bord de la mer. Nous ne dirons pas que telle forme est exclusivement à la mode, parce qu'il règne une liberté complète dans le choix de la coiffure. Le grand chapeau présente une variété de passes relevées et croquées qui en changent l'aspect; si celui choisi sied au visage, on se tait sur l'excentricité de la forme et la masse de garnitures qui le surcharge.

Le chapeau Henri III, que madame Boucherie, rue du Vieux-Colombier, 16, garnit avec grâce de plumes ou de velours, est certes l'un des plus jolis que nous ayons vus, et cela de l'avis d'un groupe composé de jeunes et d'élégantes Parisiennes; son chapeau *Montagnard* plaît beaucoup, et quant à son *Fra Diavolo*, les jeunes femmes lui ont fait un succès qui durera jusqu'aux dernières heures de leur villégiature. Madame Boucherie a le talent de coiffer à l'air du visage, et l'art de chiffonner une capote de dentelle ou de crêpe, qu'elle garnit d'un rien, gracieusement posé. Nous signalons ses petites capotes de crêpe avec ornement en velours comme une charmante coiffure.

CORALIE L.

#### EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 49 et 51).

*Robe de grand dîner en damassé blanc et gris perle et dentelle crème.* — Tablier en taffetas garni au bas de deux plissés en satin blanc et couvert par cinq volants de dentelle crème, dont la tête est faite d'un petit bouillon en satin blanc. La traîne carrée en damassé, chiffonnée en pouf avec des paniers enveloppant les hanches et crevés de plis. Le corsage à pointe avec un élégant fichu en dentelle, dont

un seul côté se prolonge diagonalement plus bas que la taille. Manche-gigot appliquée d'une dentelle.

*Mantelet d'automne en vigogne myrte.* — Dos cintré tenu par un ruban de taille; au contour trois rangs de dentelle myrte, le dernier coupé de plaques en soie et perles myrtes. Deux grandes attaches en ruban de satin resserrent les pans et se nouent à la taille.





## Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot 2.

Coiffures de M<sup>lle</sup> VIDAL 704, r. Richelieu — Chapeaux de M<sup>me</sup> BOUCHERIE 16, r. du Vieux Colombier.

Cinture Régente et Corset Anne d'Autriche de M<sup>me</sup> DE VERTUS 12, r. Auber

Chaussures de la M<sup>me</sup> KAHN 61, r. Montorgueil.



EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4429

*Costume en mousseline-laine gris tourterelle, orné de velours brun-rouge.*

Sous-jupe en taffetas, garnie d'un tuyauté en mousseline-laine et couverte d'une seconde jupe en mousseline-laine, divisée en deux bouillonnés; le premier est pincé à distances égales par des nœuds en ruban de velours, le bord joue sur le tuyauté. Tunique tendue devant, et ramassée par des plis que couvre le pouf tombant. Corsage garni d'un fichu plissé, arrêté, sur le côté fuyant, par de petits nœuds en ruban de velours. Ceinture en velours attachée par une boucle. Manche arrêtée au-dessus du coude et garnie d'un bracelet-patte en velours. — Bas bruns. — Soulier en chevreau verni. — Gants longs en soie écru. — Chapeau en paille paillason relevé devant, orné de touffes de prunes de Monsieur et de mirabelles.



*Costume en grenadine pruneunie et appliquée de velours.*

Sous-jupe en taffetas, au bord un tuyauté; une seconde jupe en grenadine appliquée de velours. Petite draperie unie sur la partie supérieure; les plis du relevé viennent se perdre dans le pouf du dos princesse, dont les lés retombent jusqu'au bord de la jupe. Sur le devant du corsage, est appliquée, en plastron, une bande brochée de velours; col montant et manche Valois ornée d'un bracelet en grenadine-velours. Colletette et sous-manche plissées. — Bas de soie prune. — Soulier Fénelon en chevreau verni. — Gants de Suède. — Chapeau en paille, le fond entouré d'une haute jarretière en velours oreille d'ours, arrêtée devant par un groupe d'aîles. — Encas en toile de soie écru.

Mantelet d'automne en vigogne myrte, de madame Turle, 9, rue de Clichy.

CAUSERIE

Les droits des femmes. — *Mademoiselle du Vigean*. — L'Opéra au mois d'août. — Les concerts de Louis-le-Grand.



ASSURÉMENT les femmes ne peuvent se plaindre en ces mois de juillet et d'août 1883, de n'avoir pas tous les privilèges accordés et même parfois refusés au sexe fort. Un nouveau nom de femme, celui de madame Frary-Gross, la vaillante ambulancière, vient d'être inscrit parmi ceux des chevaliers de la Légion d'honneur; les journaux ont fait grand bruit autour de la thèse très remarquable de mademoiselle Benoit, le nouveau docteur en médecine, une Vendéenne; les

palmes d'officier d'Académie sont prodigués aux institutrices; trois auteurs féminins ont obtenu un prix Montyon; madame Demont-Breton reçoit une médaille d'or à l'Exposition d'Amsterdam, madame Henriette Brown, Parisienne elle aussi, nous le constatons avec orgueil, une médaille d'argent de la même section de peinture; enfin les portes de la Comédie-Française, si difficiles à forcer et derrière lesquelles plus d'un nom déjà célèbre fait antichambre, se sont ouvertes devant une inconnue, mademoiselle Simone Arnaud. Ce pseudonyme recouvre, on le sait, un nom qui ne s'est trahi encore que par des initiales, et que nous serons peut-être la première à écrire en toutes lettres, celui de mademoiselle de Laage. Que la modestie du poète nous le pardonne. Ce n'est pas indiscrétion de notre



part; il nous semble juste d'imposer silence à toutes les revendications plus ou moins voilées des bas-bleus dont les noms commencent par la lettre L.

De même que certaines femmes provoquaient et agréaient jadis, avec une confusion qui était un aveu, les compliments adressés à l'auteur anonyme du *Pêché de Madeleine*, quelques autres nous ont paru, lors du succès de *Mademoiselle du Vigean*, très disposées à savourer l'encens qui s'égarait de côtés et d'autres et à se l'approprier. Rétablissons les faits et rendons à César ce qui revient à César, en attendant que le gracieux César féminin en question imite madame Caro, qu'elle lève le masque et signe son œuvre prochaine, *Jane Gray*, dont on dit tant de bien d'avance. *Mademoiselle du Vigean*, qu'elle a eu le tort d'intituler comédie, en donne un agréable avant-goût. Cette pièce, toute courte qu'elle soit, a occupé la presse plus que bien des drames en cinq actes. Comment la nommerons-nous? Tragédie, elle le serait au même titre que *Bérénice* qu'elle rappelle par le sujet, si plus de développements lui avaient été permis. Le critique qui l'a désignée du titre d'élégie tragique, nous paraît avoir été bien inspiré.

Rien de plus touchant et de plus simple que le thème sur lequel la plume de Simone Arnaud a brodé des vers faibles parfois, parfois charmants, et même vigoureux à l'occasion, comme le récit par exemple de la bataille de Rocroi si bien dit par Baillet :

On ne vit point fléchir la vivante muraille;  
Il fallut la saper à grands coups de mitraille :  
Les derniers résistaient, un à un, corps à corps... [morts !  
Si nous sommes vainqueurs, messieurs, c'est qu'ils sont

Élise du Vigean, qui en réalité se nommait Marthe (un nom bien dur pour la poésie), aime le jeune vainqueur de Rocroi, et il l'adore, mais un prince du sang n'épousait pas, sous le règne du Roi-Soleil, une fille de petite noblesse : tout les sépare, Élise ne le sent que trop, témoin cette jolie interruption quand Louis de Bourbon lui parle d'amour :

L'espoir s'envolerait au bruit de nos paroles !

Une cabale réussit à nuire au jeune prince : si Condé ne va pas sur-le-champ rendre hommage à la Régente, il passera pour séditieux, Turenne obtiendra les deux commandements de Flandre et d'Alsace.

Indignation du héros devant une pareille ingratitude. Dans ses veines, comme il le dit dans un vers superbe, dans ses veines, il sent de terribles aïeux. Rebelle, il le sera par vengeance, il mettra son épée au service de l'Espagne.

Ce sera bien plus beau : Condé contre Turenne !

Et rien n'empêchera Élise de le suivre en disgrâce, dans l'exil.

Condé n'entend plus aucune prière, aucune raison, rien au monde,

Quand un certain frisson a passé sur son cœur.

Il sera bien forcé pourtant de céder à la voix douce de mademoiselle du Vigean. Celle-ci, d'abord a été éblouie par la vision du bonheur ! Suivre l'amant qui n'est plus qu'un soldat qui s'exile, devenir sa femme, quel rêve !... Mais Gassion, le rude soldat, lui ouvre

les yeux, il lui montre qu'une trahison va s'accomplir si elle n'a soin de la gloire du prince ; qu'en le repoussant, en sacrifiant son amour, elle le ramènera vers la Cour.

Élise ne se rend pas aisément. Dans un vers racinien, elle s'écrie :

Je sens que mon amour devient tout mon devoir.

Cet amour va la pousser sans défense dans les bras de Condé, mais tout à coup elle redevient Française, ... Française comme on ne l'était point au XVII<sup>e</sup> siècle, où le patriotisme n'avait pas le même sens, ne trouvait pas les mêmes accents qu'après la Révolution. Passer à l'ennemi, lui, le vainqueur de Rocroi ?... Impossible ! La France est perdue si le prince marche contre elle avec les Impériaux. Cette Bérénice chrétienne n'hésite plus, elle disparaît dans un couvent.

Jeunesse ! amour ! désirs ! mourez au fond de moi !

Et Condé se consolera-t-il ? Oui, sans doute, puisque le dernier mot de la pièce est :

Allons prendre Fribourg !

Tous les vers ne valent point ceux que nous avons cités, bien que ce brillant succès ne doive pas, comme l'ont dit des envieux, être attribué surtout au jeu des principaux acteurs. Nous nions que mademoiselle Bartet réalise le type idéal de *Mademoiselle du Vigean*. Charmante dans la comédie et le drame moderne, elle n'a pourtant qu'une distinction bourgeoise, des élans tout nerveux de passion qui ne conviennent guère au grand siècle. Quant à Delaunay, malgré son merveilleux talent, il est le contraire au physique du maigre et noir Condé avec son bec d'aigle et sa chevelure crépée. Et puis si étonnamment « conservé » qu'on le proclame, ce comédien, qui tout récemment a voulu prendre sa retraite, après avoir été applaudi plus d'un quart de siècle, peut-il nous faire illusion, représenter

Un guerrier de vingt ans, vainqueur au mois de mai ?

Non, la pièce est intéressante par elle-même, malgré quelques défauts. Peu nous importe que la stricte vérité historique soit tronquée, qu'il soit avéré, par exemple, que mademoiselle du Vigean entra au couvent parce que le prince était guéri de son amour et non pour l'en guérir. C'est le droit du poète d'idéaliser et de grandir les faits.

Nous ne sommes nullement choqués, non plus, d'entendre Élise parler de la patrie plutôt que de l'État, comme on pourrait le faire aujourd'hui, d'une manière qui répond à nos sentiments modernes, et de voir Condé la comprendre comme si, après avoir vaincu les ennemis du roi à Rocroi, à Thionville, à Fribourg, à Nordlingen, à Dunkerque, à Sens, l'impétueux Frondeur ne s'était pas finalement jeté dans les bras des Espagnols qu'il servit huit ans de suite, avant de redevenir le héros du passage du Rhin. Pas plus que son bisaïeul qui avait été l'âme de la conspiration d'Amboise, pas plus que son grand-père le protestant rebelle, il ne considéra le fait d'avoir attisé la guerre civile, ni de s'être allié à l'étranger, sous le jour où ces actes nous apparaissent, à nous et à mademoiselle Arnaud, mais le portrait du grand Condé à un certain



moment de sa vie n'en est pas moins ressemblant, en dépit de quelques anachronismes. Nous l'admirons et nous l'aimons assez pour lui pardonner de dire *la patrie*, comme eût pu le dire Marceau ou Hoche, au lieu de prononcer *le Roi*, comme le voulaient les traditions de son temps.

\*\*\*

Nos lectrices nous excuseront de n'avoir pas eu le courage d'assister, pour leur en faire la critique, aux brillantes inepties de *Peau d'Ane*. Nous croyons qu'il faut décidément interdire aux enfants les féeries si l'on doit y donner tant de place à des ballets qui n'ont rien d'innocent et qu'encadrent tant de sottise sans mélange de naïveté.

L'Opéra nous a servi *l'Africaine*, aussi mollement chantée que si l'on avait été tout de bon en pleine canicule, devant un auditoire en paletot de voyage qui applaudissait sans discernement les faibles efforts de Melchissédec pour faire oublier Lassalle, la belle voix bête de mademoiselle Dufrasne, bâtie comme un pot de beurre et bien faite pour nous laisser regretter éternellement madame Krauss, les éclats un peu durs et criards de mademoiselle Lureau, devenue, nous ne savons trop pourquoi, grande favorite du public qui l'a applaudi à chaque note. Ce n'est pas pourtant une question de beauté : mademoiselle Lureau a un œil de verre qui gâte son intelligente physionomie. L'orchestre lui-même semblait engourdi ou découragé, le décor fané du dernier acte indiquait un certain mépris des spectateurs d'été. La loge présidentielle était une véritable corbeille d'enfants ; presque tous les abonnés avaient vraisemblablement offert leurs places à des provinciaux.

Seules peut-être, la princesse d'Hénin, madame de Durfort et madame de Broglie étaient en toilette et représentaient le monde, avec quelques hommes élégants dans la loge du Club. En traversant Paris on se montre à l'Opéra ; quant à y trouver grand plaisir, on y renonce d'avance.

\*\*\*

Tandis que nous parlons de spectacles d'été, un bravo à l'opérette de MM. de Sivy et Bertol-Graivil, *Aveugle par amour*, qui ne compte que deux person-

nages, *Elle et Lui*, et peut être jouée facilement dans tous les salons. Un jeune homme amoureux d'une jolie jeune fille, emprunte, pour parvenir à lui parler, le chapeau et le pliant d'un aveugle qui tous les jours reçoit son aumône. Il se trouve que la demoiselle, en causant avec le faux aveugle, fait ainsi connaissance, à son insu, avec le fiancé que lui destine son père. Voilà tout le sujet ; mais Coquelin cadet s'y montre prodigieux de bouffonnerie, et mademoiselle Reichemberg, l'exquise comédienne, s'y révèle chanteuse. Nous avons entendu *Aveugle par amour* au dernier concert du lycée Louis-le-Grand, et il est douteux que ses interprètes soient jamais applaudis comme ils l'ont été par cette jeunesse impressionnable, qui ne pouvait finir de trépigner, de battre des mains, de témoigner son enthousiasme par tous les moyens possibles. On sait que les concerts de Louis-le-Grand sont des plus recherchés. Autrefois on n'y entendait guère que les élèves, et pour faire accepter leur musique, ils s'adjoignaient un ou deux artistes de profession ; depuis des années déjà, un chœur chanté par les collégiens n'est plus, au contraire, que le prétexte d'une matinée dramatique et musicale de premier ordre.

Avant l'opérette de M. de Sivy, nous avons entendu cette fois Lalliet, le hautbois de l'Opéra, jouer une ravissante fantaisie de sa composition, mademoiselle Ploux et Lauwers chanter le duo des *Dragons de Villars*, puis celle-ci un air de la *Reine de Saba*, celui-là l'air de la *Coupe du roi de Thulé* ; Worms et Silvain, du Théâtre-Français, dire des fragments du *Cid*, la délicieuse Barretta des poésies de Victor Hugo et de Musset, Coquelin aîné une poésie piquante et profonde à la fois de M. Grenet-Dancourt, *le Bon Dieu*.

Et à propos du *Bon Dieu*, constatons les tendances spiritualistes et religieuses de ce concert : M. Coquelin a prononcé avec conviction son *Credo* familial, répété sur un ton plus solennel par le ténor Lauwers qui s'est fait l'interprète du *Je crois* de Faure. Il y avait là de quoi rassurer les pessimistes qui accusent nos lycées d'être une école d'incrédulité systématique, et j'ai vu plus d'un prêtre applaudir avec une satisfaction marquée en même temps que la masse des écoliers.

T. B.

## PENSÉES



En vérité le mentir est un maudit vice : nous ne sommes hommes, et ne nous tenons les uns aux autres, que par la parole. Si nous en cognoissions l'horreur et le poids, nous le poursuivrions à feu, plus iustement que d'autres crimes. (Montaigne.)

\*\*\*

Il y a des gens qui ne parlent jamais d'eux-mêmes, mais c'est pour y penser toujours.

(M<sup>me</sup> Swetchine.)

Une des choses qui fait qu'on trouve si peu de gens agréables dans la conversation, c'est qu'il n'y a presque personne qui ne pense plutôt à ce qu'il veut dire qu'à répondre précisément à ce qu'on lui dit.

(La Rochefoucauld.)

\*\*\*

Ne pouvoir supporter tous les mauvais caractères dont le monde est plein, n'est pas d'un fort bon caractère.

(La Bruyère.)





2135

Costumes de Mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

*Costume en batiste de laine bise et broderie sur batiste de fil. — Jupe en taffetas garnie de deux hauts volants en batiste brodée, festonnés au bord; polonaise en batiste de laine drapée en pouf volumineux, avec un revers en broderie que semble continuer le fichu drapé sur le corsage; ce fichu est en broderie avec un côté plissé, qui s'enfuit diagonalement jusqu'à la taille où il s'arrête, sous un flot de coques et de pans en ruban de velours noir. Col montant en velours; une broderie à la manche et un nœud en velours.*

*Costume en toile à mille carreaux bleus, écrus et rose ancien. — Jupe plissée verticalement et polonaise-*

*blouse ajustée au dos. Le drapé est assez volumineux. Devant, la blouse est froncée à l'encolure et sous la taille par quelques rangs de fronces, piqués d'un nœud en velours bleu. Col montant en velours. A la manche ronde parement en toile.*

*Costume en gaze noire brochée. — Jupe en taffetas garnie de deux hauts plissés et d'une draperie plissée, sur laquelle s'ouvre un panier Camargo, qui forme chemisette bouffante. Une ceinture en velours prend de la couture du dessous du bras et se noue devant. Col montant en velours et flot de coques devant. A la manche, arrêtée sous le coude, revers en velours.*





Costumes de Mesdemoiselles Vidal.

*Costume en toile de laine gris pintade.* — Jupe plissée verticalement et enveloppée d'une tunique drapée sur la hanche droite avec un pouf tombant. Une broderie est appliquée au contour. Corsage à petite basque ronde, fermée de côté sur un plastron brodé. Col montant en velours. Parement brodé à la manche ronde.

*Costume en foulard de coton bleu appliqué de pastilles rouges, entourées d'un point de chaînette bleu.* — Jupe en foulard de coton garnie d'un premier plissé uni sur lequel retombe un volant appliqué de pastilles; un autre semblable au dessus mais plus haut. Polonoise en foulard de coton uni relevée, devant, par des plis horizontaux piqués de choux en velours grenat. Derrière, le relevé forme comme deux grandes coques qui ont, pour traverse, un énorme choux en

velours. La manche et le devant du corsage garnis de pastilles.

*Costume en batiste écrue appliquée de fleurs en satinette bleue, retenues par un point de chaînette écarlate.* — Jupe en taffetas; au bord un petit tuyauté en batiste; deux volants avec application recouvrent la sous-jupe et forment comme deux doubles jupes. Le trianon est très cambré derrière, avec un relevé-pouf formé par deux séries de trois plis; ces plis lui donnent un mouvement en arrière des plus gracieux; un gilet en velours fermé de côté, sous le bord droit du trianon, bord qui forme, après la broderie, un plituyau sous lequel passe un ruban de velours qui se noue sous la taille; un autre velours, cousu de côté, tombe en coques; pans sur le second volant; un parement en velours à la manche ronde.



## TOUT DU LONG

(SUITE)



L'ÉTÉ, toutes les relations de ces dames quittaient Paris.... plus d'occasions de se produire!... et le temps passait cependant! Elles firent donc comme leurs relations; et comptant sur l'occasion, sur l'imprévu, sur leur belle étoile enfin qui ne pouvait manquer d'apparaître un jour au ciel comme tant d'autres bonnes étoiles, elles s'installèrent à Fontainebleau pour la belle saison : les hasards de la villégiature sont si grands!... Qui sait?... Peut-être le bonheur les attendait-il enfin là au pied d'un chêne ou dans le creux d'un rocher... Il y a tant de rochers et tant de chênes dans la forêt de Fontainebleau! Il s'en trouva même dans le jardin du colonel dont la maison était justement contiguë à celle des nouvelles arrivées!

Qu'on ne croie pas mademoiselle Anne romanesque ou poétique, cependant... si elle crayonnait l'idylle à ses heures perdues, c'était tout simplement comme vignettes, comme illustrations aux marges du grand livre où s'étalait son programme. Or ce programme était fort positif; le doit et l'avoir s'y équilibraient... à son avantage; et le Prince Charmant lui-même, s'il se fût présenté un beau matin découronné, déshérité, sans principauté ni cassette, eh bien,... concluez.

Le colonel Arvain, s'il n'était pas précisément le Prince Charmant, avec sa moustache grise et ses campagnes nombreuses, avait du moins grand air, caractère estimé, position honorable et fortune suffisante. Son veuvage à consoler, ses filles à élever, faisaient bien quelque ombre au tableau... mais, voyez un peu comme les choses s'arrangent d'elles-mêmes... quand on les aide à le faire. Mademoiselle Anne du Puy-Mondeux de Faux-Servan se découvrit soudain des aptitudes particulières pour le rôle de consolatrice et, en même temps, s'aperçut qu'elle aimait jusqu'à la passion les enfants d'autrui. Comme cela se trouvait!

Cette mémorable découverte eut lieu le jour où elle vit, pour la première fois, le colonel Arvain à la tête de son régiment, la poitrine constellée de décorations, et campé fièrement sur son cheval comme la statue de Henri IV au Pont-Neuf.

Ces aptitudes nouvellement reconnues se développèrent dans le salon de la marquise de Fontadègue, où les dames du Puy-Mondeux de Faux-Servan voyaient souvent le colonel; il les y rencontrait même si souvent, qu'il ne put se dispenser de leur faire une visite. Comment cette visite fut-elle reçue? Pas n'est besoin de le dire. On l'invita tout naturellement à la renouveler en bon voisin, ce qu'il fit tout aussi naturellement et sans défiance; on étudia très charitablement ses habitudes et ses goûts pour les flatter, ce

qui amena la presque adoption de ses filles par mademoiselle Anne; et comme personne ne criait : gare! autour de lui, le colonel en vint à se faire un besoin de ces relations journalières avant que ses yeux s'ouvrissent ou plutôt que les écailles en tombassent...

Ce phénomène, beaucoup plus psychologique encore que physiologique, se préparait cependant.

## IV

« C'est helle! » reprit la petite sœur, en écoutant les discours attendristenus par mademoiselle Anne à son chat, derrière la simple grille séparant les jardins. « Elle ne nous voit pas du tout, va! appelle-la donc avec ses pastilles. »

Eh! si, vraiment, elle les voyait; c'est bien pour cela qu'elle s'approchait de la grille. Les enfants échangèrent un signe d'intelligence et leurs yeux pétillèrent; elles fermèrent d'un doigt leurs lèvres roses pour s'inviter mutuellement au silence, marchèrent tout doucement sur la pointe de leurs petits pieds et se blottirent dans une clématite en fleur qui s'enlaidait aux barreaux de fer. Puis quand l'ombrelle blanche de mademoiselle Anne effleura ces barreaux de l'autre côté.

« Pouf! » crièrent d'une même voix les deux sœurs qui éclatèrent en rires argentins.

« Ah! cria aussi mademoiselle Anne, affectant la terreur; ah! quelle surprise vous m'avez faite! J'en tremble encore.

— Attends, attends, mademoiselle, nous va recommencer! annonça Mimi, riant encore aux larmes.

— Non, non, assez! cela m'épouvante trop! passez plutôt vos nez roses à travers la grille, que j'en baise le petit bout. C'est bien vraiment dommage que vous ne puissiez passer vous-mêmes tout entières! Faites-vous donc amener par Justine ou Barbenchu, votre papa ne le défend point.

— Merci, mademoiselle, répondit Gertrude qui, par une étrange intuition se tenait en garde contre la demoiselle à marier. Mais c'est l'heure de ma leçon.

— Non! fit moins doucement Mimi; il est pas beau du tout, du tout, ton jardin, et ton chat griffe. Viens plutôt, toi... »

Elle n'eût pas mieux demandé, vraiment... Que de fois elle avait rêvé cette entrée dans l'Eden conjugal, suivie d'une installation définitive! Que de fois, drapée devant sa glace, elle s'était tout bas, tout bas, appelée madame Arvain, trouvant que ce nom lui seyait, si court, si roturier qu'il fût! Que de fois enfin elle s'était vue en esprit au bras du colonel, entourée des égards, de la considération, des sympathies que



lui-même obtenait! Quant aux cailloux du chemin, quant à ses épines, elle ne songeait pas à en délivrer le compagnon désiré de sa vie, encore moins à subir comme lui les déchirements et les meurtrissures. Ce qu'elle voulait partager c'était seulement la couronne de roses, seulement la coupe du festin!...

Entre cette coupe enviée et les lèvres si correctement modelées de mademoiselle Anne du Puy-Mondeux de Faux-Servan, y avait-il donc un monde?...

Non, mais il existait plus d'un obstacle, et parmi ces obstacles, le moins redoutable n'était pas ces deux enfants qui semblaient avoir pris tout le cœur de leur père?... Mais en attirant à soi ces deux enfants ne gagnerait-elle pas infailliblement d'un même coup le cœur paternel enchaîné à leur suite?...

Mademoiselle Anne du Puy-Mondeux de Faux-Servan, qui se jugeait habile tacticienne, s'était dit cela et l'avait cru... aussi les confiseurs et les marchands de jouets la ruinaient-ils en achats. Toutes ces gâteries, toutes ces douceurs franchissaient la grille des jardins, et Mimi, les appréciant fort, s'éprenait pour sa voisine d'une tendresse peu désintéressée; mais Gertrude, sans le dire, eût préféré autre chose...

Des paroles vraiment tombées du cœur, des baisers purs de calculs personnels, sans doute?...

« Viens, toi! répéta petite chérie.

— Eh! le puis-je, mon bel ange rose, mon papillon d'or!

— Pourquoi tu ne le puis-je pas?

— Parce que pour entrer chez votre père, jouer avec vous dans ce beau jardin, vous y promener à mon cou, vous habiller le matin de jolies toilettes à la mode, vous étendre le soir sur vos petits lits et vous y border doucement, il faudrait que je fusse...

— Que vous fussiez? demanda Gertrude alarmée sans savoir pourquoi.

— Il faudrait que vous eussiez... une seconde maman...

— Une seconde, seconde maman! interrompit la sœur aînée avec un fauve regard.

— Eh! oui, pauvres anges d'or, petites orphelines malheureuses!

— Nous ne sommes pas malheureuses: Papa nous aime! et maman... nous voit. »

Une grosse larme coulait sur la joue de l'enfant.

« Mignon trésor ailé! beau chérubin d'argent! comme elle aimait sa mère », s'exclama la demoiselle à marier, avec un geste de tendre commisération que n'eût pas désavoué une actrice de talent.

« Oh! oui... affirma Gertrude en mettant tout son pauvre petit cœur dans cette exclamation.

— Comme elle aimait sa mère! reprit mademoiselle Anne levant si haut les yeux au ciel qu'à peine en distinguait-on les prunelles veloutées; comme elle aimait sa mère et comme elle aurait besoin qu'une autre mère aussi tendre, aussi dévouée...

— Jamais! jamais!... Il n'y a point de mère aussi bonne, aussi tendre que maman chérie! Je n'en veux pas d'autre, entendez-vous! Je n'en veux pas! Jamais! Jamais! »

L'enfant s'animait; sa voix tremblait de colère; son accent devenait sauvage, et sa petite sœur, qui ne l'avait jamais vue ainsi, s'écarta d'elle instinctivement pour se rapprocher de mademoiselle Anne,

Celle-ci tendit ses beaux bras à travers la grille :

« Viens, mon rossignol tombé du nid, ma fauvette abandonnée viens; ta sœur ne t'aime pas... Elle veut que tu restes orpheline!...

— Mimi n'est pas orpheline, mademoiselle : ne suis-je pas sa petite maman?

— Vous n'y suffiriez point, mignonne! Et d'ailleurs êtes-vous aussi la petite femme de votre malheureux père? Savez-vous le distraire quand il s'ennuie, le soigner s'il tombe malade? L'égayer quand il est triste, diriger sa maison pour qu'il y trouve jouissance et profit... Mais, ma belle chérie, vous êtes même incapable de lui lire son journal d'un bout à l'autre ou de faire sa partie de bezigue!... Il aime tout cela, pourtant, et sa femme le faisait et une autre femme le ferait aussi... Mais vous, Gertrude, vous n'aimez pas votre père qui se sacrifie à vos caprices, et vous voulez qu'il souffre toujours! toujours!... Ah! je vous croyais meilleure, pauvre petite!... »

Ayant lancé ce trait de Parthe, mademoiselle Anne du Puy-Mondeux de Faux-Servan, disparut habilement au détour d'une allée.

Gertrude atterrée sentait un trouble affreux l'envahir et n'y voyait plus, ni en elle-même ni autour d'elle. Était-ce bien vrai? n'existait-il que ces deux alternatives également cruelles : ou voir souffrir les deux êtres qu'elle adorait, ou assister à l'odieuse profanation de ses plus chers souvenirs, au spectacle poignant d'une usurpation qui lui faisait horreur?...

Elle eut la fièvre toute la nuit et divagua jusqu'au matin. Quand le colonel congédia les officiers après le rapport, mademoiselle Justine le prévint que Gertrude était fort pâle et se levait seulement.

Il courut à sa fille.

L'enfant l'accueillit avec un redoublement de tendresse et se jeta dans ses bras. On eût dit que des sanglots intérieurs lui soulevaient la poitrine.

« Qu'éprouves-tu? demanda le père inquiet.

— Aucun mal, cher papa. Seulement j'ai peu dormi; mais me voici très bien, et je vais chercher mes livres pour étudier.

— Tu travailles trop, chérie, et cela te fatigue; laisse tout cela pour aujourd'hui, je te donne congé.

— Mais papa...

— Si tu veux absolument un livre, prends les *Malheurs de Sophie*, cela te distraira.

— Non, papa, je vous remercie; mais je voudrais bien autre chose... si cela ne vous contrariait point.

— Et quoi donc? s'il te plaît.

— Le *Moniteur de l'Armée*, papa! Quand il arrivera, laissez-moi en déchirer la bande, dites? Je l'étudierai tout bas, et ce soir, après notre dîner, je vous le lirai tout haut... comme autrefois ma pauvre maman! Je m'en souviens, allez!

Le colonel, partagé entre une envie de pleurer et une envie de rire, baisa sa fille au front.

« Le *Moniteur de l'Armée* brûle les doigts... des petites filles, ma Gertrude; mais j'ai mieux à t'offrir : cette Cauchoise que tu admires au bazar de la place, je te l'apporterai tantôt.

— Non, papa, je vous remercie; achetez-la pour Mimi, si vous voulez; moi... je préférerais un autre jeu...

— Et ce jeu, c'est?...



— Le bezigue, papa. Voulez-vous me l'apprendre, dites ? Je m'appliquerai si bien !... dites ?... »

Cette fois, M. Arvain éclata franchement de rire.

La femme inconnue n'est pas un mythe ; la petite fille non plus.

« J'y consens, reprit-il, à condition que tu porteras des lunettes et que tu prendras du tabac. »

L'enfant faillit reculer ; mais elle reprit héroïquement :

« S'il le faut absolument, papa... tout à fait absolument... »

— Petite folle ! ne vois-tu pas que je me moque de toi ? Décidément, tu as encore un peu de fièvre. Alons, vite : mets ton chapeau et viens te promener ; cela te guérira.

— Non, papa, je vous remercie ; emmenez Mimi, ça lui fera du bien ; moi, j'aime mieux rester à la maison.

— Voilà qui est trop fort, en vérité ! Et pourquoi rester à la maison, chère petite capricieuse ?

— Pour commander le dîner afin qu'il soit à votre goût, papa. Le capitaine Jolibois disait, l'autre jour, que la bonne table donne la gaieté et la santé ; et il chantonnait à l'oreille du lieutenant Scroff :

La gaieté, la santé  
Font le charme de la vie ;  
La gaieté, la santé  
Changent l'hiver en été.

Je voudrais bien changer l'hiver en été pour vous, papa, puisque l'hiver vous rend un peu malade. Et il ne faut pas du tout que vous soyez malade : mademoiselle Anne prétend que je ne saurais pas vous soigner ! Il me semble bien que si, pourtant ! »

Le nom de sa voisine rendit le colonel rêveur. Il fit seller son cheval et partit pour Barbizon.

Tout en fouettant l'air avec sa cravache, mais l'air seulement, car son arabe n'avait pas besoin d'être excité, le colonel repassait dans sa mémoire la soirée de la veille.

Il était arrivé un peu tard chez la marquise de Fontadègue seule à ce moment ; madame du Puy-Mondeux, que le colonel avait croisée très rouge et assez troublée dans le vestibule, quittait à peine sa vieille amie :

« Vous arrivez à propos ! fit celle-ci tendant la main au survenant ; je pensais à vous. »

— Ce m'est beaucoup d'honneur que de vous occuper d'une manière quelconque, madame la marquise ; mais... que pensiez-vous de moi ?

— Voyez un peu l'indiscret ! il faudra que je le lui dise ! Eh bien, j'aime autant m'exécuter tout de suite. Approchez donc un peu plus... là sous le jour de la lampe... et laissez-vous confesser. »

Et vraiment elle le « confessa », mais en pure perte, car elle ne découvrit dans cette âme de veuf aucune des aspirations qu'elle y voulait trouver.

« Ainsi, fit-elle dépitée en battant le tapis du bout de son pied, ainsi tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes... c'est-à-dire chez-vous ? »

— Oh ! madame la marquise, ai-je dit cela ?...

— Tenez, mon cher guerrier, j'ai peine à vous voir vous enfermer de la sorte... L'éternel souvenir, les regrets inconsolables, c'est fort bien... en théorie ! Mais l'on n'en vit pas, après tout ! On en meurt même

quelquefois, ce qui est malhonnête, quand il reste mieux à faire. Or, si quelqu'un n'a point le droit d'abandonner la partie, c'est bien vous, ce me semble.

— Croyez, madame la marquise...

— Je crois, mon ami, que vous êtes un brave cœur animé des plus droites intentions, mais je sais la vie avec mes cheveux blancs et ma vieille expérience. J'ai connu des veufs de votre trempe et parlant comme vous... Qu'arrivait-il ? Les uns, drapés dans leur isolement, ne se consolaient pas et mouraient à la peine ; les autres aussi, seuls, en apparence... se consolaient en dedans et faisaient des sottises ! Ne vous « emballez » pas, comme vous dites entre hommes. Vous ne ferez point de sottises, je le veux bien, mon cher Bayard, mais vous commettrez une faute, c'est encore pis ! Vous commettrez même une grande faute : celle de laisser vos filles sans mère ! Il faut des femmes pour faire des femmes, croyez-moi !

— Cependant...

— Si vous m'interrompez cela durera plus longtemps, voilà tout... Il faut des femmes pour faire des femmes, vous dis-je ! Certes, Barbenchu le sapeur remplit consciencieusement son rôle de terre-neuve autour de vos fillettes ; le capitaine Jolibois développe, j'en conviens, leur sens musical avec ses chansons grivoises ; les tambours battraient volontiers aux champs lorsqu'elles passent, et tout le régiment...

— Madame la marquise, ces spirituelles plaisanteries...

— Encore !... Et tout le régiment, son colonel en tête, marcherait au feu pour ces pouponnes ; mais...

— Mais ?...

— Mais ce genre d'éducation-là ne fera jamais que des Bradamanthe ; est-ce votre idéal ?

— Je n'ai pas la prétention, madame la marquise, de cultiver seul ces plantes délicates et...

— Pauvres liserons ! vous vous adjoindrez un jardinier, n'est-ce pas ? c'est-à-dire une institutrice qui prendra chez vous des allures de maîtresse de maison et vous compromettra !

— Madame la marquise...

— Écartons l'institutrice. Vous mettez vos mignonnes en pension, alors ; et vous ne les verrez plus qu'à certains jours, au parloir, en public. Si des idées fausses leur sont inculquées vous ne pourrez les combattre ; si elles se déshabituent de la vie de famille, si elles se déprennent de vous, enfin, vous aurez perdu le droit de vous en étonner !

— Mais je les rappellerai chez moi de bonne heure, et...

— Et le lendemain vous vous apercevrez qu'il est temps de les marier. L'époux remplacera le couvent... qu'y gagnerez-vous ?...

— Croyez-vous donc, madame la marquise, que des considérations personnelles puissent... »

L'amie des dames du Puy-Mondeux de Faux-Servan s'aperçut qu'elle allait faire fausse route, et s'empressa de rebrousser chemin. Elle insista de nouveau sur les inconvénients déjà signalés ; elle appuya sur l'absolue nécessité d'une seconde mère pour Gertrude et sa sœur, d'un « ange du foyer » enfin ! Et quand elle sentit son auditeur troublé à point, quand elle vit une sueur d'angoisse perler à ses tempes, elle frappa le grand coup et nomma comme génie sauveur... ma-



demoiselle Anne du Puy-Mondeux de Faux-Servan ! Mademoiselle Anne de Puy-Mondeux de Faux-Servan, belle, bonne, instruite, désintéressée, maternelle avant tout dans sa virginité et peu difficile en bonheur : elle avait tant souffert ! Cette dernière condition simplifie beaucoup la tâche d'un mari.

Puis elle congédia le colonel avec une brusque habileté, se disant fatiguée. Elle avait le droit de l'être en effet.

Dans la solitude de sa chambre, dans le silence de la nuit, le pauvre veuf s'interrogea lui-même jusqu'au matin. Si la marquise avait dit vrai, cependant ? S'il était de son devoir paternel de s'immoler lui-même tout en restant fidèle au souvenir de la morte... Ah ! ces mariages-là ne sont pas des inconstances ! on n'aime pas deux fois de la même façon !...

Et voilà pourquoi le colonel Arvain fouettait l'air avec sa cravache ; pourquoi il fatigua son cheval à forcé de le mener loin ; pourquoi il fut en retard pour le dîner, et pourquoi il fit ensuite habiller ses enfants et les conduisit... chez leurs voisines.

A cette apparition, la mère et la fille échangèrent un regard significatif. Mademoiselle Anne s'empara des « papillons d'or », les assit tendrement sur ses genoux, les enveloppa de ses bras, les inonda de baisers caressants ; et c'était en vérité un charmant tableau que celui-là ! un tableau tout à fait à son jour, car le soleil couchant lui lançait, du bon côté, des lueurs favorables.

Ces lueurs s'éteignirent l'une après l'autre, cependant ; mais le colonel n'y prenait point garde, pas plus qu'aux banalités de convention soulignées d'un ton précieux par la veuve emmiellée. Il ne voyait que ses enfants toujours enlacés par les beaux bras de la demoiselle à marier ; il n'entendait que la voix de celle-ci murmurant à travers mille caresses :

« Oh ! des enfants comme vous, des anges blonds à chérir, c'est le paradis sur terre !... le dévouement,

l'oubli de soi, l'immolation absolue ne pourraient jamais trop payer un tel bonheur ! »

Mais l'ombre envahissait le salon. Cela ne faisait pas le compte de la belle Anne qui gagnait à être vue plus encore qu'entendue ; elle déposa doucement les fillettes à terre, se leva savamment avec des ondulations de gazelle au repos ; puis ayant allumé les bougies des candélabres, elle jeta distraitemment l'allumette sur le tapis.

L'allumette n'arriva point jusque-là : elle s'arrêta en chemin sur la robe de Mimi ; la robe aussitôt prit feu, et l'enfant, avec des cris d'effroi, s'élança de nouveau dans les bras de la belle Anne pour y chercher secours.

Mais la belle Anne, plus terrifiée que la petite fille encore, se dérobait par la fuite à ce dangereux contact.

« Ne crains rien, Mimi, je suis là ! » faisait bravement la sœur aînée.

Et de ses vaillantes petites mains, elle pressait les plis de la mousseline en flammes, et ces flammes la gagnaient à son tour.

Comment le colonel embrassa-t-il ses enfants d'une étreinte énergique ? Comment roulant autour d'elles un tapis lourd éteignit-il aussitôt le feu ? Il n'aurait pu le dire ! Mais la robe seule de Mimi avait souffert du feu : l'enfant demeurait saine et sauve.

Les sublimes petites mains de Gertrude étaient blessées cependant. Le père s'en aperçut et, s'agenouillant devant la sœur aînée, il les baisa pieusement :

« Tu souffres beaucoup, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Un peu, papa ; mais ne vous faites pas de chagrin... puisque Mimi n'a aucun mal. »

Et Gertrude s'évanouit.

Mais plus profondément encore en même temps s'évanouissait l'espoir matrimonial de mademoiselle Anne du Puy-Mondeux de Faux-Servan !...

M. BOUROTTE.

(La suite au prochain numéro.)

## ÉNIGME

Servant de limite à la mer,  
Je règne au milieu de la terre ;  
Je demeure au fond de l'enfer ;  
Je suis un élément essentiel de l'air ;  
Mais à l'eau comme au feu je demeure étrangère.  
Si je marche toujours derrière l'empereur,  
Je suis devant le roi, je vais devant la reine ;  
(Ce dont je ne suis pas vaine) ;  
Et, dans ce cas, je mets ma robe à traîne.  
Comme un remords je suis l'usurpateur,  
Ou le plus vulgaire voleur.  
On me voit à l'armée, on me voit à la guerre ;  
Avec le général, le moindre militaire ;  
Et tout en concourant à former les héros,  
Je viens en aide aux plus obscurs travaux.  
Je réside en France, en Russie,  
En Prusse, Autriche et Danemark...  
A l'Angleterre je m'allie  
Et je pénètre chez Bismarck.  
A l'Europe, à son équilibre,  
Je suis nécessaire toujours ;  
J'ai mon rôle dans toutes les cours.  
Sans moi quel peuple serait libre ?

Vous me chercheriez vainement  
En Suède, en Espagne, en Suisse, en Italie ;  
Si ce n'est à Madrid, à Rome, cependant...  
Je suis absente de l'Asie  
Ainsi que de l'Océanie ;  
Pour l'Afrique, c'est différent.  
On me connaît encore en Amérique.  
A tout Chinois je suis antipathique.  
Le Japon, pour ma sœur, use de moi souvent.  
Mais pour mieux me faire connaître  
Et deviner de toi, mon cher lecteur,  
Je dirai que je suis une part de ton être,  
Principe de ta race ; et j'adhère à ton cœur.  
Je mets fin au plaisir, je me mêle aux orages ;  
Comme eux je roule, grince et gronde avec fracas.  
Je suis au sein de tous les embarras ;  
On me rencontre aux mariages,  
Et l'on me retrouve au trépas.  
Je précède toujours la raison et la rime.  
Chose étrange, lecteur, je participe au crime !  
N'accuse pas le sort : sans moi ce n'est qu'un sot.  
Enfin, sans moi, la mort n'est rien qu'un mot.

Mots des Charades du 11 août : *Univers, théâtre.* — Mots du Logogriphe : *grive, rive, ivre, givre.*





Plastron en batiste écrue avec dessin imprimé rouge étrusque.

*Plastron en batiste écrue avec dessin imprimé rouge étrusque.*

Le plastron est pincé à la taille par quelques plis maintenus sous un nœud en ruban de satin; le dos fait une pointe accentuée, qui descend à vingt centimètres de la taille. Un col montant pareil, dit col carcan, fermé par deux doubles boutons en grenat. Les parements de la manche sont assortis et boutonnés de côté par des

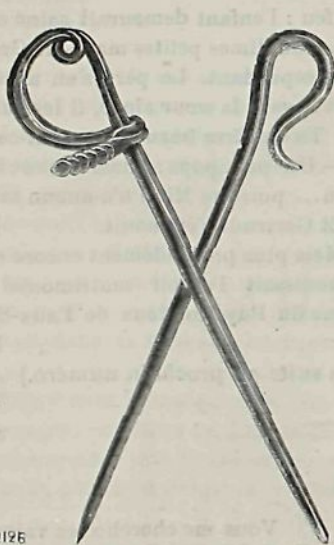


Corsage suisse en velours loutre et batiste écrue, pour jeune fille.

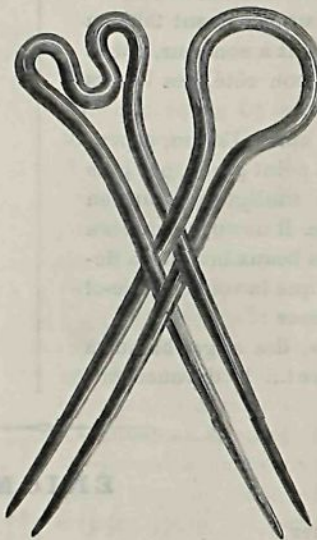
boutons semblables à ceux du col.

*Corsage suisse en velours loutre, pour jeune fille.*

Chemisette et manches en batiste écrue; les manches divisées en deux grands bouillons par



2126



trois rangs de fronces; mêmes fronces au bas et dentelle tombante. Corselet en velours lacé derrière, et petite veste ouverte et fuyante, avec col officier en velours fermé par une double agrafe artistique.

Épingles pour chapeau, coiffure et cravate, de la parfumerie Senet, 35, rue du Quatre-Septembre.

Deux épingles pour chapeaux, imitation d'écaille, l'une avec la poignée d'épée, l'autre Mascotte simple. — Prix, 4 fr. 50 cent.

Deux épingles à cheveux, en écaille blonde ou jaspée. — Se mettent dans les nattes qu'elles main-

tiennent coquettement, et dans le huit qui accompagne la coiffure casque. — Prix, 8 fr. 50 centimes la paire.

Épingle pour cravate et brides de chapeau. — Trèfle à quatre feuilles en métal doré.

A ce Numéro sont jointes la gravure coloriée 4429, et une planche de patrons imprimée recto et verso :

PREMIER CÔTÉ

Déshabillé (gravure n° 4427).

DEUXIÈME CÔTÉ

Corsage et tunique, toilette de diner, page 8 (Album d'Août) — Robe de baby, page 3 (Album d'Août).

Jupon d'enfant, page 7 (Album d'Août).